

Brontekst: Noëlle Michel,
Demain les ombres, le bruit
du monde, Marseille 2023.

Vertaal het stuk tussen
haken.
veel succes!

« Nous sommes une façon pour l'univers
de se connaître. Une part de nous sait d'où
nous venons. Nous aspirons à y retourner.
Et nous pouvons le faire car le cosmos
aussi est en nous. Nous sommes faits de
poussières d'étoiles. »

Carl Sagan.

Il existe un endroit, intime et précieux, où l'on n'est plus un,
où l'on ne fait plus qu'un. Les différences s'effacent, l'altérité
s'évapore, les frontières s'estompent. L'individu disparaît au
profit du tout, le corps se dissout dans l'espace, son enveloppe
charnelle est pleine de trous. Elle prend conscience de sa poro-
sité, elle n'est pas un objet aux limites bien étanches, séparé du
monde, elle est un amas de poussières traversé par le vide, un
flux, un flux qui se mêle aux autres flux – eau, vent, chaleur,
fusion des souffles, communion des peaux.

Cet endroit, qu'elle devine sans le mettre en mots, pourra-
t-elle y retourner un jour? Telles sont les pensées qui l'effleurent
durant l'attente. Comme pour la rassurer, le jeune homme
lui sourit, découvrant une rangée de dents trop fines, trop
blanches. Elle ne se lasse pas de les contempler. On dirait des

perles de neige, réminiscences de son bonheur perdu – mais elle se redresse déjà, tous ses sens en alerte.

– Ils approchent !

– ... Je n'entends rien.

Elle sourit. Il ne possède pas la moitié de son acuité visuelle et auditive – et son odorat est encore en dessous. Est-ce parce qu'ils sont si différents physiquement, lui beaucoup plus élancé, plus pâle, plus chétif, comme les autres drôles d'humains ? On dirait qu'une déesse a saisi leur tête de la main gauche, leurs pieds de la main droite, et a tiré dessus pour les allonger.

– Viens, murmure-t-elle.

Elle saute au bas des rochers.

– Par là.

Elle s'élance sur le sol poussiéreux, l'entraînant à sa suite. Mue par une impulsion, elle s'arrête devant la fresque éclairée par la lumière vacillante de la torche fichée dans une fissure, se penche pour ramasser le creuset en bois de tilleul rempli de boue rougeâtre. Il y a urgence, mais elle veut laisser ici et maintenant une dernière trace de leur rencontre, de leur passage, comme un adieu à la caverne, à son monde près de disparaître. Elle plonge rapidement sa main droite dans le liquide pâteux, puis colle sa paume, doigts écartés, contre la paroi en face d'elle. Lorsqu'elle la retire, son empreinte reste, rouge sombre, presque irréelle à la lueur tremblotante de la flamme. Sans un mot, elle lui tend le creuset. Il y trempe à son tour une main hésitante qu'il plaque ensuite sur la roche, entremêlant l'empreinte de ses doigts minces à la sienne. La femme lui caresse la joue, laissant une marque d'un ocre tendre sur sa peau, avant de reprendre sa course. Il se faufile à sa suite entre les blocs rocheux, les escaladant ici et là. La lueur de la torche n'est bientôt plus qu'un pâle souvenir.

← tot hier.

Elle ne lâche pas sa main ; elle connaît les moindres recoins de la grotte, est capable de s'orienter à l'aide des parois, de l'écho étouffé de leurs pas qui se répercute dans l'espace ; mais elle sait que le jeune homme est perdu sans elle. Ils glissent dans l'obscurité. La femme songe confusément que sa vie pourrait s'arrêter là – elle et lui, ensemble, dans le noir. Elle ne ressent aucune peur. Pour l'instant. Le chemin vers l'extérieur est beaucoup plus long de ce côté. Il gémit, la retient : il s'est écorché contre la paroi rugueuse. Rien de grave. Ils avancent. Elle a l'impression de s'enfoncer dans les entrailles de la Terre. L'atmosphère se fait plus fraîche, l'obscurité plus dense, le couloir plus étroit. La femme hésite. Les contours de la roche, les virages acérés lui sont familiers. Elle hume l'air trop froid de la grotte. A-t-elle rêvé ? Est-ce l'effet de la peur qui commence à s'insinuer en elle, à entraver son souffle, ou a-t-elle bel et bien senti ce relent ténu, contre nature, l'effluve d'abomination surnaturelle de la Bête ? Sa main se resserre sur celle de son compagnon.

– Que se passe-t-il ? Pourquoi tu t'arrêtes ? Est-ce qu'on est... perdus ? murmure-t-il dans un soupir angoissé.

Elle pose ses doigts sur ses lèvres pour lui intimer de se taire. Ils restent tous deux quelques instants, immobiles comme des pierres, plongés dans le noir. Aucun bruit de leurs poursuivants ne leur parvient. Malgré l'obscurité totale, elle se force à fermer les yeux. Elle ouvre chaque parcelle de son corps tendu aux odeurs et aux sons qui les enveloppent. Des gouttes de sueur perlent sur ses tempes. Le souffle des ténèbres lui balaye le visage comme l'air froid et figé d'un tombeau. Il s'épaissit en un nuage plus concentré qui les effleure, les caresse. Un nuage odieux, malade – mortel. Elle retient sa respiration. Est-ce la fin ? La Bête est-elle venue pour eux ? La femme plonge les

doigts dans la bourse nouée à son pagne, caresse l'amulette de la Bête comme pour conjurer sa présence, cette étrange petite croix d'un gris brillant sur laquelle est clouée une statuette en forme de drôle d'humain. L'homme et la femme halètent à présent de concert. Ils se broient les mains l'un l'autre, perdus dans le noir, s'accrochant à la dernière chose qui les relie à l'humanité, à la vie.

L'ÂGE DE PIERRE